

S.O.S. pour la Bibliothèque nationale

La Bibliothèque nationale (10 millions de livres, 200 000 titres de périodiques, 12 millions d'estampes, 800 000 cartes et plans, 1,5 million de livres et brochures de musique, 100 000 affiches, des centaines de milliers de photographies, des dizaines de milliers de photographies anciennes), est une des plus riches institutions de ce genre au monde. Mais sa mission essentielle, qui est

Cette description, donnée le 1^{er} juin par M. Roberé Poujade, président du conseil d'administration de la Bibliothèque nationale (B.N.) est véritablement dramatique. Elle n'est pas particulière à la B.N. : les autres grandes bibliothèques nationales — aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne fédérale notamment — et toutes les bibliothèques du monde, petites et grandes, sont confrontées au même problème : la plupart des papiers fabriqués à partir du bois depuis un siècle s'autodétruisent.

Divers éléments interviennent dans ce phénomène de disparition. Les « pâtes mécaniques » contiennent, en plus de la cellulose, des impuretés variées, en particulier de la lignine qui se décompose à la lumière du jour. Les papiers de

journaux — les plus mauvais en qualité — sont faits de 20 à 30% de lignine...

Les « pâtes chimiques », certes, sont débarrassées (par traitement chimique) de tout ce qui n'est pas cellulose. Mais tous les papiers doivent être encollés — pour devenir hydrophobes, donc aptes à retenir l'encre — et, malheureusement, l'encollage le moins cher et le plus courant est à base de résine. Or cette résine ne peut être fixée sur les fibres de cellulose que par du sulfate d'aluminium en milieu acide et l'acidification du papier rend celui-ci cassant et lui fait perdre sa résistance mécanique. Outre l'acidité propre du papier, celle-ci peut être due aussi à l'oxydation de la cellulose sous l'effet d'une humidité ou d'une chaleur excessive, des rayons ultra-violet, ou encore celle de l'air. Mais quelle que soit la cause de l'« acidification » du papier, le résultat est le même : la longévité du document est menacée.

On sait faire, certes, du papier neutre depuis une vingtaine d'années. Ainsi, le *permalite paper* américain est-il fait à 100% de pâte chimique avec encollage neutre. Mais ce type de papier devrait être acheté — fort cher — à l'étranger. Toutefois de grosses entreprises papetières françaises étudient actuellement la fabrication de papiers neutres.

Deux actions immédiates

En 1977 et au début de 1978, une enquête statistique a révélé la gravité du péril menaçant les collections inestimables et irremplaçables de la Bibliothèque nationale. Alarmé, à juste titre, par cette situation catastrophique, l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, M. Georges Le Rider, a alerté Mme Saunier-Séité, ministre des universités (tuteur de la B.N.) et M. Aigrain, secrétaire d'Etat à la recherche. M. Maurice Caillet, inspecteur général des bibliothèques, a été chargé de faire une étude approfondie et, le 15 mai dernier, il a remis son rapport définitif dans lequel il préconise deux actions immédiates :

— La photographie des documents en péril qui seront ainsi utilisables sur microfilms et microfiches ;

— La restauration des originaux (seuls garants d'authenticité) et leur reliure systématique.

de rassembler dans son intégralité la production imprimée française, est gravement menacée. Actuellement, « 90 000 volumes sont si abîmés qu'ils n'existent pratiquement plus ; (...) 7 000 000 de feuilles [de périodiques] ne sont guère utilisables. 36 000 cartes, 375 000 estampes, 300 000 photographies, 337 770 documents musicaux, 31 000 manuscrits sont aussi dans un état très critique ».

A cela s'ajoute, bien évidemment, l'intensification des études faites depuis 1963, par le centre de recherches sur la conservation des arts graphiques dépendant à la fois du C.N.R.S., du Muséum national d'histoire naturelle, des directions des bibliothèques, des archives et des musées.

Il faut arriver à la « désacidification » de masse des papiers : l'opération est réalisée artisanalement en baignant le papier feuille par feuille. Le procédé « industriel », par containers entiers, pourrait être au point dans un avenir relativement proche.

Pour mener à bien l'ensemble de ce programme de sauvegarde, il faut beaucoup d'argent, de place et de personnel très qualifié. Bientôt un projet de loi sera proposé au Parlement qui doterait la B.N. d'une subvention annuelle de 10 millions de francs depuis 1980 et jusqu'à ce que tout ce qui peut être sauvé soit hors de danger (cela prendrait dix ou quinze ans au moins) (1). Cette subvention serait répartie par une commission interministérielle entre les achats de matériel de reproduction et de restauration, les recherches de laboratoire et les dépenses de fonctionnement. Cette même commission s'occuperait aussi des créations d'emplois.

Si la subvention est votée comme le demande impérativement la conservation du patrimoine national graphique, le traitement des objets les plus précieux (manuscrits, cartes anciennes, estampes qui subissent, eux aussi, les outrages du temps) se ferait à Paris, celui des livres au château de Sablé (Sarthe) et celui des journaux et autres documents de presse au couvent des Cordelières de Provins (Seine-et-Marne).

YVONNE REBEYROL.

(1) La dotation annuelle normale de la Bibliothèque nationale est de l'ordre de 20 millions de francs pour les achats de livres étrangers et pour le fonctionnement ; de 1,5 million de francs pour les recherches en sciences humaines et sociales et, depuis quelques années, de 4 millions de francs pour le renouvellement du matériel. A cela s'ajoute environ 80 millions de francs pour les traitements des mille deux cents personnes employées. Et surtout, il ne faut pas oublier le dépôt légal (quarante mille livres, trente mille périodiques par an, plus les estampes, les cartes, etc.) créé par François I^{er} en 1537, qui peut être assimilé à une dotation « en nature », invisible, certes, mais très importante.

Le Monde,
23/06/79

TDVISAM
Kütüphanesi Arşivi
No 2E.602.1

ILK EST PARTOUT EN FRANCE !
POUR LES SALLES VOIR LIGNES PROGRAMMES

L'INCROYABLE

Beschreibung
von
Arabien
Aus eigenen Beobachtungen
und im Lande selbst gesammelten Nachrichten

abgefasset
von
Carsten Niebuhr.



ناجی طاری قولو
بیکستا بنی جامع جوارى
تیارسد ۷۰ دکن آبی
دائرة ۷

[Kopenhagen 1772

Reprint Graz 1969

TDVISAM
Kütüphanesi Arşivi
No 2E.602.2

Bundesgenossen von Haschid u Bekit bis Beit el Falih vorgerückt gewesen, es eben so gemacht habe. Seine 6 Selaven hatten beständig laden müssen, und er selbst hatte so lange gefeuert, bis er von den Truppen des Imams und seinen eigenen Schclaven verlassen, und zuletzt von den Feinden niedergehauen worden.

Die Araber brauchen keine Canonen im Felde, und bey den wenigen Canonen in ihren Castels haben sie gemeiniglich verlaufene Türken, oder indianische und europäische Renegaten, wovon selten jemand in seinem Vaterlande eine Canone abgeseuret hat. Der Imam braucht keine Kriegsschiffe, da er von der Seeseite nichts zu fürchten hat. Ich habe auch auf dem ganzen arabischen Meerbusen nichts von Seeräubern gehört. Die jemenischen Schiffe haben das besondere, daß sie Segel von Strohmatzen führen. Die Fischerboote der Araber in Jemen sind vielleicht die einfachesten, und die ältesten in der ganzen Welt. Diese bestehen aus einigen vorne etwas krummen Stücken Holz, die durch Querhölzer mit hölzernen Nageln befestigt sind. Auf einen solchen Schlitten setzt sich ein Fischer in seiner gewöhnlichen Kleidung, nemlich ganz nackend, außer mit einem Tuch um die Hüfte, oder bloß mit einem schmalen Stücke Leinwand zwischen den Beinen, um die Scham zu bedecken, und mit einem schlechten Turban auf dem Kopf. Um die Hüfte hat er einem Strick, um das erwähnte Stück Leinwand zu befestigen. Sein Ruder ist ein Stock, worauf an jedem Ende ein kleines Brett genagelt ist, und mit diesem schlägt er bald an der einen, bald an der andern Seite ins Wasser. Bey gutem Winde bedienet er sich seines Ruders anstatt eines Mastbaums, und einer kleinen Strohmatte anstatt eines Segels. Ich habe bisweilen einen Fischer mit diesem schlechten Fahrzeuge so weit vom Lande gesehen, daß ich nicht zweifle, man könne damit in der Gegend wo der Meerbusen nicht breit ist, von Arabien nach Africa segeln.

Die Künste sind in Arabien in einem sehr schlechten Zustande. Buchdruckereyen findet man hier gar nicht, und die Mohammedaner werden sie auch wohl nicht so bald einführen. Nicht, wie man in Europa zu sagen pflegt, weil die Geistlichkeit und die vielen Schreiber, welche gleichsam unter ihrem Schutze stehen, sich dawider setzen, sondern weil die neuern an einander hangenden, oft über einander gesetzten und durch eixander geschlungenen arabischen Buchstaben, viel schöner aussehen wenn sie gut geschrieben, als wenn sie gedruckt sind. Vornehmlich

nehmlich wenn die arabischen Druckereyen nicht vollständiger sind, als die welche wir in Europa zu haben pflegen. Ich habe den Arabern oft gedruckte Bücher gezeigt, sie fanden sie aber kaum leserlich. Daher hat die Buchdruckerey des Ibrahim Effendi zu Constantinopel so bald aufgehört. Dieser Renegat hat verschiedene Bücher gedruckt. Seine Erben haben auch noch jezt die ganze Buchdruckerey. Aber sie haben die Arbeit nicht fortsetzen können, weil der Absatz so geringe war, daß sie die Unkosten der Auflage davon nicht bestreiten konnten. Wären die kufischen Buchstaben noch jezt gebräuchlich, so würde die Buchdruckerey bey den Mohammedanern gewiß mehr Beyfall gefunden haben. Diese sind zwar auch zum theil mit einander verbunden. Aber sie wurden doch nicht über einander geschrieben, und durch einander geschlungen, und daher würde eine solche Druckerey mit viel wenigern Kosten vollständig gemacht werden können, als eine neu arabische. Beyläufig will ich hier noch bemerken, daß die Juden Druckereyen zu Constantinopel, Ismir und Salonique, und die Griechen andere zu Constantinopel und Bukaresth haben.

Weil man unter den Sünnitern noch immer einige Scheinheilige findet, die gar keine Figuren dulden wollen, so trifft man unter ihnen keine Mahler und Bildhauer an. Indessen machen die Araber ihre Inschriften mit erhabenen Buchstaben sehr gut. Sie lassen sie gemeiniglich durch ihre besten Schreibmeister auf den Stein schreiben, und der Steinhauer darf also nur dem vorgezeichneten folgen. Gold und Silber wird in Jemen sehr gut verarbeitet, aber meistens durch Juden und Banianen. So gar bey der Münze zu Saná findet man fast lauter Juden, so wie zu Káhira und Constantinopel Armenen, Griechen und Juden. Es war zu meiner Zeit in ganz Jemen kein einziger welcher eine Uhr repariren konnte. Ein türkischer Uhrmacher, der nach Saná gekommen war, in der Hoffnung daselbst sein Glück zu machen, war kurz vor unserer Ankunft wieder zurück gegangen, weil er in Jemen seinen nöthigen Unterhalt nicht hatte verdienen können. Man findet unter den Türken, besonders unter den Derwischen von dem Orden Mevlau, noch einige, die es nach ihrer Art ziemlich weit in der Musik gebracht haben. Es scheint aber daß man diese Kunst in Jemen gänzlich vernachlässiget. Wenigstens erinnere ich mich nicht, in diesem Lande andere musikalische Instrumente gehört zu haben, als Trommeln und Schalmenen.

Alle